

**Dans l'étude de la culture visuelle telle que la pratique l'historien de l'art américain W. J. T. Mitchell, l'image est considérée tant comme « construction visuelle du social » que comme « construction sociale du visuel ».**

Publié en 2005 aux États-Unis, le livre de W. J. T. Mitchell aujourd'hui traduit aux Presses du réel sous le titre *Que veulent les images ?* réunit pas moins de seize articles qui constituent un ensemble exemplaire et solide de ce champ d'étude disputé que sont les « visual studies » [études visuelles]. Il y a là une contribution marquante pour la réflexion sur les œuvres d'art, qui cependant s'habille dans sa version américaine d'un sous-titre plus piquant voire provocant : « The lives and loves of images », soit « Vies et amours des images »..., comme un clin d'œil de la théorie esthétique à la presse « people » !

W. J. T. Mitchell, dont on a déjà pu lire en français *Iconologie. Image, texte, idéologie* paru aux éditions Les Prairies ordinaires en 2009 (lire le JdA no 303, 16 mai 2009), est professeur à l'université de Chicago en littérature et histoire de l'art. Depuis ses premières publications, il y a une trentaine d'années, il a développé la notion de « visual culture », objet des « visual studies », dont le seizième et dernier chapitre du présent volume est une défense brillante. Mitchell y affirme : « La vision est une "construction culturelle"; elle est acquise, cultivée et ne constitue pas un pur don de la nature ; pour cette raison, il se peut qu'elle partage une histoire commune (qui reste à écrire) avec celle des arts, des technologies, des médias et des pratiques sociales de l'exposition et du spectacle ; à quoi s'ajoute son profond ancrage dans les sociétés humaines, dans l'éthique, la politique, l'esthétique et l'épistémologie du voir de l'être vu (p. 340). »

L'examen, presque scolaire, des enjeux de la discipline ouvre un territoire de recherche qui reconnaît, voire revendique, la complexité qu'il y a à envisager l'image comme phénomène général, l'image dans tous ses états, triviaux, pauvres, utilitaires comme subtils, raffinés, cultivés. Mitchell se donne au départ un point de vue non spécifique sur l'art, privilégiant le phénomène d'« image » en général. Ou, en anglais comme en français : de « piction » (où résonnent « picture », « fiction », « fonction », « diction »...). Ainsi désigne-t-il l'image en ce qu'elle consiste à la fois en « production d'objet esthétique » et en « processus mentaux », sans exclure, pour la production du sens, les déterminations sensorielles, idéologiques, contextuelles, psychiques... Simultanément, il prend en compte les passages et déplacements entre les différents régimes, vulgaires ou élevés, de l'image qui sont aussi significatifs qu'inépuisables : les artistes, aujourd'hui comme dans toute la modernité, n'ont de cesse d'en jouer.

## Tradition pragmatique

Sans noyer la spécificité de l'art dans une iconologie générale qui s'attacherait indifféremment à l'image instrumentale, utilitaire, médiatique et aux œuvres, la démarche entend surtout rendre compte de l'image comme une réalité complexe, déterminée y compris par des aspects qui ne lui appartiennent pas en propre. Elle se défie des catégories a priori et des tentations essentialistes, en particulier quand il s'agit des œuvres d'art, que l'idéalisme platonicien cerne toujours de près... Mitchell, dans une tradition très nord-américaine, et en beaucoup d'aspects très salutaire, cultive au contraire une attention marquée par le pragmatisme, présent sans doute dans le matérialisme américain mais aussi dans sa tradition philosophique. C'est donc sur ce fondement résolument non naïf que Mitchell a appuyé son raisonnement, qui consiste à chercher à « montrer le voir » (« showing seeing »), à bousculer la question de la visualité, considérée tant comme « construction sociale du visuel » que comme « construction visuelle du social ». En veillant à ce que cette ambition d'élargissement méthodologique ne se fasse aux dépens d'autres disciplines. Ainsi l'attention portée au présent de la relation concrète aux œuvres (vision, présence, expérience) ne doit pas effacer la perspective des historiens de l'art, eux qui souvent sont les premiers à monter au créneau contre un mode de pensée qu'ils redoutent, dans des conflits intello-institutionnels toujours vifs.

## Déterminations plurielles

Le renversement méthodologique de l'auteur est affiché dès le titre : interroger les images comme capables de volonté n'a rien, chez un pragmatique, d'une tentation animiste ! Mais en se plaçant ainsi du point de vue des images, Mitchell entend faire apparaître la pluralité et l'hétérogénéité des déterminations de l'image, formelles et contextuelles, sémiotiques et sensorielles, culturelles et historiques, et vise avant tout à solliciter sinon à nourrir l'exigence critique du regard.

La diversité des objets en dit long sur la méthode et captive pour l'interprétation qui est ici donnée de l'œuvre du sculpteur Antony Gormley, de William Blake, de Barbara Kruger, de Chris Ofili comme de Nicolas Poussin ; des films des cinéastes (David Cronenberg, Spike Lee) ; des photographies de Robert Frank) mais aussi des images publicitaires ou médiatiques comme celles des attentats du 11-Septembre, sans oublier cette vedette iconique révélée en 1997 que fut Dolly, la brebis clonée... Un parcours qu'un index, absent dans la version française, aurait contribué à soutenir.

**W. J. T. Mitchell, *Que veulent les images ?, Une critique de la culture visuelle*, 2005, 2014 pour la traduction française par Maxime Boidy, Nicolas Cilins et Stéphane Roth, Les presses du réel, Dijon, coll. « Perceptions », 384 p., 36 €.**